

4. 1. LES CONTENUS THEMATIQUES INVESTIS DANS LES CONTEXTES

On a explicité au chapitre 3 la méthode de recherche thématique en corpus multi-auteurs : rappelons que pour vérifier s'il existe un "réseau associatif", on a constitué un corpus de travail qui sert d'entrée dans le réseau. Pour la peur, il se compose donc d'énoncés autour des mots qui comprennent, d'après leur définition lexicographique, le trait sémantique, le sème /peur/, soit des "fenêtres de sélection de 10 mots avant et 10 mots après" les mots suivants :

- les substantifs : *crainte, effroi, épouvante, frayeur, horreur, panique, peur, terreur,*
- les adjectifs suivants : *craintif, peureux, épouvanté, terrifié* (pour le groupe "qui ressent la peur") et *effrayant, effroyable, épouvantable, horrible, terrible* (pour ceux qui qualifient l'agent),
- les verbes : *craindre, redouter* et la locution *avoir peur*, ainsi que *effrayer, épouvanter, terrifier, terroriser* et *faire peur*.

La recherche des associations s'est effectuée autour de ces mots, les mots-pôles (ou pivots), à partir des documents du SAAS, comme ceux dont des spécimens sont donnés en annexe du chapitre 1 : le test statistique a été appliqué aux différents sous-corpus constituant le corpus de travail, selon la méthode explicitée au chapitre 3. Comme il s'agissait d'un ensemble important de contextes, et que nous voulions éviter de privilégier l'expression de certains auteurs très représentés, nous avons appliqué une contrainte supplémentaire dans la première étape de l'analyse : nous avons retenu, parmi les cooccurrents sélectionnés par le test probabiliste, seulement ceux qui étaient attestés chez des auteurs différents, dans différents sous-corpus (autour de *frayeur, épouvantable, faire peur*, etc.), avec un score statistique de 4 et une fréquence minimale de 4. Dans cet ensemble d'associations, nous avons étudié les cooccurrents sélectionnés, en contexte, pour repérer les isotopies sur lesquelles ils sont indexés. Les contenus sémantiques propres à ce corpus peuvent être classés en trois ensembles de traits, trois "axes sémantiques" :

- la peur est un sentiment dysphorique, mêlé et intense.
- l'expression de ce sentiment : la parole et le corps.
- l'évocation de la situation de peur : un événement ponctuel.

4. 1. 1. La peur est un sentiment dysphorique, mêlé et intense

La peur, sentiment dysphorique

On ne s'étonnera pas de trouver, fréquemment associés à l'ensemble des mots du champ étudié, *douleur, souffrance, angoisse, anxiété* : dans le corpus Roman des XIX^e et XX^e s., on pourrait mener une étude systématique du champ des sentiments pour préciser les associations de traits sémantiques liées à un sentiment particulier. Elle permettrait de repérer les constantes avec lesquelles, dans le roman français, on exprime les grandes "classes" de sentiments (dysphoriques, euphoriques, altruistes, égocentrés) et sur cette "toile de fond", l'analyse de similitudes entre sentiments de classes différentes prendrait un relief nouveau (*cf. "en proie à ce désir panique qui ressemblait à la peur" Alain-Fournier H., Le grand Meaulnes, 1913, p. 67*).

Le trait sémantique /dysphorique pour ego¹/ est attesté également dans un ensemble d'adjectifs sélectionnés par le test, figurant ci-dessous, où est validé le trait /intensité/ : comme les autres modalités (ontique, épistémique, aléthique, etc.), la modalité évaluative (qui revêt, ici, la valeur : /dysphorique/), ne peut s'envisager que relativement à un univers, un monde et un acteur². Et nous verrons que des traits particuliers aux acteurs éprouvant ou engendrant la peur peuvent être mis en évidence par ce type d'étude.

La peur est un sentiment dysphorique et mêlé

Le mélange des sentiments s'exprime selon deux modalités :

La peur et les sentiments dysphoriques associés

Les sentiments associés sont surtout exprimés par des substantifs :

colère, dégoût, haine, inquiétude, honte, solitude, rage, remords, pitié, stupeur ; fureur, ennui et défiance, (sélectionnés seulement près de *crainte* et *effroi*) ; *désespoir* (sélectionné seulement près de *épouvante* et *panique*).

... *une sorte de dégoût mêlé d'effroi...* Balzac H. de, Père Goriot, 1835, p. 119

... *et, prise d'une terreur folle, éperdue de souffrance et de honte...* Zola E., L'œuvre, 1886, p. 150

... *une curiosité énervée, mêlée de colère et d'épouvante, me tenait jour et nuit dans un état d'extrême agitation* Maupassant G. de, Contes et nouvelles, 1886, p. 1092

La solitude de ma vie m'effrayait ; je n'avais plus rien, ni frère, ni soeur, ni père, ni mère, ni maîtresse Du Camp M., Mémoires d'un suicide, 1853, p. 114

On remarque que l'expression par des adjectifs est peu représentée : seul *affolé* passe les seuils fixés, et, avec des scores inférieurs *honteux, haineux, inquiet* sont également sélectionnés (pour des exemples, v. 4. 2.).

La peur et les sentiments d'autres registres (euphoriques, altruistes, etc.)

On note que ceux-ci sont nettement moins attestés que les sentiments dysphoriques et avec une moins grande unanimité auprès des différents substantifs de la peur (v. le tableau 1 en annexe), et, pour montrer les différentes formes de leur lexicalisation, nous les classons par les catégories du discours :

- expression par des substantifs :

joie, espoir, espérance, admiration, étonnement, respect, curiosité, désir ; amour (seulement avec *crainte*), *tendresse* (seulement avec *effroi*) :

... *la marquise en proie à d'horribles alternatives de terreur et d'espoir ...* Ponson Du Terrail, Rocambole, t. 2, 1859, p. 205

avec une espèce d'admiration et une espèce de terreur Barbusse, Le Feu, 1916, p. 285

ça la bousculait, elle n'aurait pu dire si elle tremblait d'espoir ou de crainte. Zola E., La terre, 1887, p. 282

- expression par des verbes :

... *l'inconnu qui effraye et attire* Zola E., Madeleine Férat, 1868, p. 8

... *il lui faisait peur, et il en avait peur* Hugo V., Les travailleurs de la mer, 1866, p. 123

¹ *Ego*, comme centre de déixis, permet de référer commodément à l'acteur qui éprouve le sentiment.

² Selon les points de vue de la dialectique et de la dialogique (cf. Rastier F. 1989, pp. 66-94). Pour l'étude des textes, on utilise le concept d'*acteur*, molécule constituée de traits sémantiques, plutôt que le terme de *personnage*, trop marqué par l'approche référentielle et anthropocentrique ; pour une illustration des concepts d'*acteur* et de *monde*, v. ici chapitres 5 et 6.

Elle n'eût pu dire si elle espérait ou redoutait la venue de ce quelque chose de nouveau que lui avait promis Rouletabille. Leroux G., Rouletabille chez le Tsar, 1912, p. 60

- lexicalisation par des adjectifs :

tendre, humble, timide, doux, ravi, suave (sélectionné uniquement avec *terrible*).

... *cet air à la fois désespéré, épouvanté et ravi* Hugo V., Les Misérables, 1862, p. 493

... *il regarda son neveu d'un air humble et craintif* ... Balzac H. de, Eugénie Grandet, 1834, p. 66

Il y a ici, au milieu de cette vie si belle et si suave en apparence, quelque chose de terrible et d'implacable. Sand G., Lélia, 1839, p. 44.

Sacré, respectueux, religieux, épithètes des substantifs désignant la peur, expriment également un type de mélange des sentiments ressentis par ego : il est particulier au plan linguistique, puisqu'il est lexicalisé dans des syntagmes figés, ce qui signifie qu'à travers de multiples discours et textes, il est entré dans "la langue". On le trouve attesté dans les dictionnaires généraux qui lui consacrent une subdivision dans les articles du mot-vedette adjectif ou substantif³. Le test a sélectionné *sacrée*, comme épithète de *terreur* et *horreur*, *respectueuse* pour *terreur*, *horreur* et *épouvante* ; la *terreur* peut être également qualifiée de *superstitieuse*, et l'*horreur* de *religieuse*. Dans le corpus des adjectifs, l'emploi de *solennel* coordonné à *terrible* s'explique de la même façon :

L'idée que le Matterhorn, non content de s'animer, de se défendre dans ses propres abîmes, pouvait retrouver et frapper à distance ses profanateurs, pour lesquels l'infini des terres et des mers n'aurait pas de refuge, acheva de remplir Clemens d'une horreur religieuse, d'une peur que nulle nuit en cabane, nulle histoire d'esprits par temps de sortilège et de brume ne lui avait jamais communiquée. Peyré J., Matterhorn, 1939, p. 29

... *et ce mot de père n'éveillait dans sa pensée qu'une idée de terreur respectueuse.* Zola E., Madeleine Férat, 1868, p. 51

... *"que me veut-il..." se demandait le bonhomme avec une espèce d'horreur sacrée* Bernanos G., Sous le soleil de Satan, 1926, p. 244

Il y avait à la fois quelque chose de lugubre, de solennel et de terrible dans l'accent du comte. Dumas A. Père, Le Comte de Monte-Cristo, 1846, p. 482

Pour exprimer le mélange de sentiments, les auteurs ont déployé une gamme impressionnante de formulations, de procédés linguistiques qui mériteraient une étude exhaustive : nous avons essayé d'en faire figurer le plus grand nombre possible dans les exemples. Cet ensemble de traits justifie la présence de certaines lexies dans la sélection par le test, comme *sorte de*, *espèce de*, *mêlé*, *mélange de*.

La peur est un sentiment intense

Nous étudierons successivement les "mots" de l'intensité et les procédés, les ressources linguistiques, exploités par les auteurs pour exprimer l'intensité.

Les mots de l'intensité :

Les traits /dysphorique/ et /intense/ -et surtout d'intensité maximale dans le registre dysphorique- rendent compte de la sélection d'adjectifs tels que :

³ On a déjà vu que les dictionnaires ne fournissent pas d'information pondérée sur les sources des faits qu'ils attestent : on ne peut donc pas savoir que telle association appartient à la langue du roman ou de tel autre genre (cf. chapitres 1 et 2), or il n'est pas inintéressant de savoir quels types de textes ont répandu, dans une culture, des associations stables de traits sémantiques, qui constituent la doxa (v. 4. 4. et chapitre 5). On peut penser que les corpus électroniques importants permettront ce type de recherches.

atroce, affreux, horrible, effrayant, effroyable, hideux, sombre, étrange, singulier, tourmenté, désagréable, bizarre, mystérieux, sinistre, désespéré, (qui peuvent qualifier l'agent de la peur, un élément de la situation ou le patient), et auxquels, en contexte, on attribue le trait /dysphorique/ en référence à ego : ce sème fait partie du signifié linguistique par exemple dans *étrange* ou *mystérieux* si on peut le postuler, comme sème afférent, par présomption d'isotopie. La notion d'intensité (pour ego) peut être exprimée avec des adjectifs épithètes du substantif désignant le sentiment (éventuellement employés avec expression du degré). La sélection a retenu : *profond* (antéposé et postposé, pour sa cooccurrence avec *horreur* -dans ses deux sens- *vif* (pour *terreur*), *panique* (adjectif associé à *peur* et *terreur*)⁴, *infini* (avec *horreur*), *extrême* (épithète de *crainte*). L'intensité s'exprime aussi dans *épouvante atroce* ou *abominable* (de score plus faible que le seuil fixé) :

... *ma crainte de leur présence, de leur odeur (des femmes), était extrême* ... Jouve P. -J., La scène capitale, 1935, p. 174

... *soulevée par une épouvante folle, par une horreur profonde* ... Maupassant G. de, Contes et nouvelles, 1889, p. 1336

... *cette famille était en proie à la plus vive terreur*. Balzac H. de, La cousine Bette, 1846, p. 366

Ce n'était pas la peur, c'était une épouvante à la fois atroce et solennelle qu'il ne connaissait plus depuis son enfance Malraux A., La condition humaine, 1933, p. 184

Avec des scores variables, *pareil* et *véritable* émergent du test pour leurs valeurs démonstrative et emphatique, quand ils sont épithètes des substantifs :

... *avec une véritable épouvante dans ses yeux hagards* Bernanos G., Nouvelle histoire de Mouchette, 1937, p. 1311

... *la panique me prit, une véritable panique*. Sagan F., Bonjour tristesse, 1954, p. 127

Les procédés linguistiques employés pour marquer l'intensité

Les résultats du test statistique font apparaître avec une grande régularité la cooccurrence très fréquente du mot-pôle avec lui-même (répétition : 2, voire même 3, 4 fois dans une courte séquence) et ce fait est constant dans les contextes des substantifs et des adjectifs. Plus généralement, on observe la cooccurrence systématique des mots du champ lexical étudié qui s'explique par le procédé que la stylistique nomme "l'expressivité", pour exprimer le trait /intensité du sentiment vécu/ (pour ego) :

- cooccurrence de mots appartenant à la même partie du discours (deux des substantifs, adjectifs ou verbes exprimant la peur)

⁴ *Panique* est, à son entrée dans la langue au XVI^es. (*terreur Panice*, 1534, Rabelais), un adjectif dér. de Pan (dieu qui passait pour être responsable des bruits entendus dans les montagnes et les vallées), et le TLF donne 3 attestations modernes du sens étymologique : il ne devient substantif que dans le premier tiers du XIX^es (1828-29, chez Vidocq) pour désigner une peur collective, signifié pour lequel il ne semble pas exister de désignation antérieurement en français. C'est seulement dans l'environnement de *panique* que les tests ont sélectionné *foule*, *gagné par*, *contagion* (qui se trouve également près de *crainte*), *galop*, *vent de + souffler*, et *courir* : le mouvement incontrôlé est particulièrement associé à la peur panique, cf 4. 1. 2. pour la notion de mouvement en général dans les contextes de peur. Au cours de l'histoire de la langue les associations syntagmatiques évoluent : un adjectif comme *panique* s'est employé en association avec *crainte* d'abord, puis *épouvante* (Pourrat H., Les Vaillances. Château des sept portes, 1922, p. 69 et Hugo V., Les travailleurs de la mer, 1866, p. 354) après avoir été originellement utilisé en syntagme avec un autre substantif du même champ d'expérience humaine (*terreur* est massivement associé à *panique* entre 1500 et 1800 dans Frantext - 54 attestations - , contre seulement 3 de *crainte panique*). Ensuite, on le trouve dans le champ des sentiments mais pour un autre registre : "en proie à ce désir panique qui ressemblait à la peur" (Alain-Fournier H., Le grand Maulnes, 1913, p. 67). *Peur panique* est attesté dans le fonds roman chez Hugo et Balzac (à propos de Grandet et son or), puis on observe un hiatus jusqu'à Proust ; dans l'ensemble de Frantext, c'est encore *terreur panique* qui l'emporte dans la première moitié du XIX^es avant que l'emploi substantival ne gagne, faisant régresser l'adjectif.

- ou cooccurrence d'un mot-pôle avec un, deux ou même trois des autres types grammaticaux (par exemple un des substantifs + un ou deux des adjectifs + un des verbes étudiés, v. en annexe le tableau 2).

i) - cooccurrence du mot pôle avec lui-même :

... j'ai peur du soleil, j'ai peur des trajets, j'ai peur de ce décor où nous nous rencontrons, j'ai peur de ce que je lis dans son regard quand il m'aperçoit Montherlant H., *Le songe*, 1922, p. 194

... la fuite devant demain, la peur des peurs de demain et d'après-demain... Montherlant A. de, *Le songe*, 1922, p. 167

... - petit bonhomme, tu as eu peur ... il avait eu peur, bien sûr ! Saint-Exupéry A. de, *Le petit prince*, 1943, p. 488

... maintenant elle avait peur de lui, une peur d'animal, peur comme on a peur d'un fou avec lequel on est enfermé ... Montherlant H., *Pitié pour les femmes*, 1936, p. 1148

... j'ai peur de moi ! j'ai peur de la peur ; peur des spasmes de mon esprit ... Maupassant G. de, *Contes et nouvelles*, 1883, p. 853

On s'imaginait craindre la mort : on craint l'inattendu, l'explosion, on se craint soi-même. Saint-Exupéry A. de, *Pilote de guerre*, 1942, p. 347

ii) - cooccurrence entre les mots du champ lexical :

... l'épouvante était là - pas la peur, la terreur, celle des bêtes, des hommes seuls devant l'inhumain Malraux A., *La condition humaine*, 1933, p. 401

Un homme qui croit aux revenants, et qui s'imagine apercevoir un spectre dans la nuit, doit éprouver la peur en toute son épouvantable horreur. Maupassant G. de, *Contes et nouvelles*, 1882, p. 798

... la terrible présence le glace d'effroi. Vailland R., *Drôle de jeu*, 1945, p. 104

... car il éprouvait une angoisse effroyable, composée de plusieurs terreurs différentes. Duranty L., *Le malheur d'Henriette Gérard*, 1860, p. 253

Il ne savait pas encore pourquoi les ténèbres lui semblaient effrayantes ; mais il les redoutait d'instinct ; il les sentait peuplées de terreurs. Maupassant G. de, *Contes et nouvelles*, 1885, p. 1042

... à peine délivré de son terrible regard, je redoutais horriblement de m'y exposer de nouveau. Toepfer R., *Nouvelles genevoises*, 1839, p. 34

Il faut rappeler que les cooccurrences dont il est fait état dans le tableau en annexes du chapitre portent sur les contextes sélectionnés, c'est-à-dire sur des séquences de 21 mots au maximum ; les scores seraient encore plus importants si on augmentait la longueur de la séquence, comme on peut s'en apercevoir à la lecture de contextes que nous avons étendus ici pour des raisons de compréhension.

4. 1. 2. L'expression du sentiment : la parole et le corps

Les registres selon lesquels la peur s'exprime peuvent se résumer ainsi :

- la parole, le cri / se taire, ne pouvoir parler.
- voir et comprendre /exprimer par le visage.
- les manifestations physiologiques.
- le mouvement, l'incapacité de bouger.
- l'impuissance, être non-sujet.

"La parole, le cri /se taire, ne pouvoir parler"

Le registre de la parole, (envisagée en référence à ego) est minoritaire ; à la peur comme sentiment dysphorique et intense est attachée une notion d'indicibilité qui revêt deux modalités distinctes (pouvant, bien entendu, être combinées) :

- un pôle "impossibilité de trouver des mots pour exprimer cela" : *vague, indicible, indéfinissable, confus, étrange, peur sourde, inexprimable*.

- un pôle "impossibilité de reconnaître qu'on éprouve ce sentiment (et *a fortiori* de l'avouer à un tiers, ce qui peut, dans certains contextes, être en rapport avec le danger qu'il y aurait à montrer sa peur à l'agent de celle-ci)" : *secrète, cacher, trahir, inavoué, indicible, inexprimable*. Ici encore, on repère un ensemble de traits tellement fréquemment employé qu'il y a eu figement en une structure stable et on observe à nouveau que la phraséologie rend compte d'associations de traits représentés dans des unités textuelles de taille variée (période, paragraphe, chapitre, texte ...). Si, à côté des verbes supports attendus comme *inspirer* ou *causer* considérés comme "sémantiquement" vides, on rencontre *cacher* et *trahir*, ceux-ci s'expliquent par des traits spécifiques au thème de la peur (comme *secret* ou *inexprimable*), traits constituant la molécule sémique de certains "acteurs", liés à des savoirs humains passés dans les textes et "la langue".

On peut expliquer de la même façon la sélection de l'adjectif *ridicule*, qui exprime le jugement porté par autrui ou par ego sur son propre sentiment : "*une crainte ridicule me poursuivait en effet : on ne pouvait mourir sans avoir avoué tous ses mensonges*" Camus A., *La chute*, 1956, p. 1519 ; "*Je faisais un effort pour chasser de mon esprit cette crainte irraisonnée, ridicule*" Daniel-Rops, *Mort où est ta victoire ?* 1934, p. 326

Les résultats du test probabiliste dont nous avons fait état jusqu'à présent ne concernaient que les résultats positifs et supérieurs à une valeur fixée. Mais celui-ci apporte aussi des résultats de scores à valeur négative (les "spécificités négatives", dans les travaux de statistique lexicale) qu'il est intéressant d'examiner après avoir repéré les associations de traits sémantiques : on constate la sous-représentation des mots du registre de la parole. *Dire* se trouve affecté d'une valeur négative dans l'ensemble du champ étudié, avec les scores les plus importants pour les sous-corpus *terreur* (-6,57), *épouvante* (-4,81) et *effroyable* (-4,73)⁵ ; c'est le cas également de verbes comme *appeler, demander, parler*, ainsi que de mots liés au domaine de la connaissance, comme *savoir, connaître, intelligence*. Ces éléments s'expliquent à la lumière des autres données⁶ : ce fait est cohérent avec les régularités que nous allons examiner, c'est-à-dire le fait que ce sentiment est exprimé, de façon systématique, dans le roman, par ses manifestations physiologiques : pâleur, mouvement de recul, fuite, etc, et par l'usage du cri, mode d'expression infra-langagier.

Si le registre de la parole est attesté, il l'est par ces lexies : *avouer, dire* (256 fois dans les contextes de *avoir peur*⁷ -locution attestée 3139 fois-, 71 fois dans ceux de *faire peur*-locution attestée 771 fois- mais il faut noter que *dire* n'est jamais sélectionné par le test autour

⁵ Et pourtant, *dire* est sélectionné statistiquement pour des romans avec narrateur extra-diégétique, comme *Le Père Goriot*, dans les expériences de caractérisation de textes comme celle dont rend compte le chapitre 6.

⁶ Nous pensons que les spécificités négatives sont plus délicates à interpréter, et qu'elles ne peuvent que venir appuyer des présomptions déjà suffisamment étayées.

⁷ À côté des énoncés dans lesquels *dire* concerne *ego* et qui justifient que ce mot soit retenu pour illustrer la notion de parole, de nombreux exemples attestent avec "on dirait" ou "à vrai dire" la notion d'indicibilité (l'obligation de garder secrète la peur) qui peut aussi être repérée dans les exemples donnés ci-dessus.

des substantifs, adjectifs et verbes) ; *balbutier* (sélectionné avec *effroi* et *avoir peur, faire peur*), *s'écrier* (on notera que la présence de ces verbes entraîne, en général, le style direct) ; *accent* (dans les contextes de *terreur* et *terrible*) :

... *je ne sais plus ...*, *balbutiait l'effroi de l'enfant* Adam P., *L'enfant d'Austerlitz*, 1902 p. 223

Ma mère me dit seulement : comme tu m'as fait peur, vilain garçon Maupassant G. de, *Contes et nouvelles*, 1884, p. 900

Si j'ai peur, je dirai : j'ai peur, sans honte Bernanos G., *Journal d'un curé de campagne*, 1936, p. 1256

... *ne m'en parlez plus, c'est honteux à dire, j'ai peur !* Proust M., *A la recherche. Le temps retrouvé*, 1922, p. 804

... *peut-être suis-je risible de m'effrayer, et pourtant, je vous l'avoue, je pars parce que j'ai peur* Gracq J., *Un beau ténébreux*, 1945, p. 60

... *on l'entendit s'écrier avec l'accent de la plus violente terreur : à moi ! à moi !* Verne J., *Les enfants du Capitaine Grant*, 1868, p. 244

Pour "mettre en mots" que l'expression est impossible, les auteurs emploient *inavoué, muet, indicible, inexprimable* (assumés par ego ou par le narrateur, selon les contextes) :

... *depuis plusieurs jours, la crainte inavouée somnolait au fond de lui-même ...* Green J., *Moïra*, 1950, p. 45

Le vieux prieur retomba sur son fauteuil de chêne, en joignant ses mains jaunes et ridées dans un sentiment d'horreur et de consternation inexprimable Sand G., *Lélia*, 1833, pp. 305-306

... *regardant avec une muette épouvante l'abîme dans lequel elle venait d'être précipitée ...* Sandeau J., *Melle de La Seiglière*, 1848, p. 295

... *et, détachant chacun des mots, il en prononça d'autres qui n'avaient entre eux aucun sens et qui cependant trahissaient une indicible terreur.* Carco F., *L'homme traqué*, 1922, p. 104

On pourrait ajouter *silence* (cf. : "... ce silence terrifié qui était tombé entre la mère, le fils, la petite-fille, ce frissonnant silence où les familles enterrent leurs tragédies domestiques." Zola E., *Le docteur Pascal*, 1893, p. 210 ; "les hommes sortent dans un silence épouvanté" Leroux G. *Rouletabille chez le tsar*, 1912, p. 147) qui satisfait aux conditions requises, car retenu dans les contextes de *effrayer, effrayant, épouvanter, horrible, terrible*, mais l'étude des énoncés montre qu'il se situe plutôt sur le versant "agent de la peur", qu'il s'agisse du silence envisagé de façon globale, ou qu'il concerne le mutisme d'un acteur particulièrement important pour ego dans la situation ; pour cette raison, nous le considérons dans la lexicalisation des entités de la situation (cf. 4. 3).

L'expression d'une peur intense

peut prendre la forme du cri : *cri (pousser un), crier, hurler, clameur, hurlement* :

Jeanne poussa un cri ... un cri strident et terrible, un cri d'effroi qui s'en alla vibrer à travers l'espace ... Ponson du Terrail, *Rocamboles* t.3, 1859, p. 501

... *brusquement, un cri terrible de femme* Camus A., *L'état de siège*, 1948, p. 190

En bas du puits, les misérables abandonnés hurlaient de terreur. Zola E., *Germinal*, 1885, p. 1562

Hurlement, fracas, vacarme, bruit, tapage, tumulte, employés en syntagmes avec *épouvantable, terrible, effroyable etc.* peuvent référer à l'agent de la peur et, donc suivant les contextes, dénoter la peur versant *agent* ou *patient* et/ou l'intensité dans le registre /dysphorique pour ego/ en lien avec la douleur, la souffrance (morale et/ou physique).

On peut se demander si le trait /indicible/ est lié à tous les sentiments quel que soit le registre (groupe dysphorique, euphorique, comme la joie, etc.) dans le corpus Roman : si tel est le cas, il s'agit probablement d'un procédé d'expression de l'intensité.

"Regarder, voir / exprimer par le visage : comprendre / ne pas comprendre"

Le test a sélectionné de façon constante les mots suivants (et, les cinq premiers, ont, de plus, des scores de fréquence très élevés dans chacun des corpus) :

regard, yeux, (œil uniquement sélectionné près de craintif, éventuellement dans la locution coup d'œil), visage, regarder, contempler, considérer, vision ; idée (et à l'idée de), inexplicable.

"le regard" :

... la vieille fille jeta sur sa mère un regard alarmé, car elle craignait que d'apprendre la mort d'une de ses "contemporaines" ne frappât sa mère. Proust M., A la recherche, 1922, p. 978

... ils regardaient, béants d'horreur. Flaubert, Salammbô, 1863, p. 114

... la face épouvantée, les yeux élargis d'horreur, les mains jointes dans un geste de supplication ... Zola, La joie, 1884, p. 927

Le regard le plus intrépide n'eût pas considéré sans épouvante cette obscure immensité ... Verne J., Tour du monde, 1873, p. 181

Hélène, interrompue au milieu de ses doléances, s'arrêta net, en jetant un coup d'oeil craintif sur son amant, comme si elle eût redouté d'être maltraitée par lui ... Zola E., Madeleine Féral, 1868, p. 262

Un coin de bonnet blanc, un œil bleu, craintif et coléreux, c'est tout ce que les cousins en apercevront ce soir [de Marie] Malègue J., Augustin ou le maître est là, t.1, 1933, p. 47

... et il la considérait avec un véritable effroi, comme si elle eût joué au bord d'un précipice qu'il eût été seul à voir. Martin du Gard R., Devenir, 1909, p. 170

... à présent un tremblement insurmontable la secouait toute ; et ses yeux se dilataient comme si une atroce vision les eût remplis d'horreur. Benoît P. , L'Atlantide, 1919, p. 269

Les adjectifs associés à *yeux* obtiennent des scores variables suivant les corpus : *élargis, dilatés (cf. ci-dessus le verbe dilater), écarquillés, arrondis, agrandis, fixes.*

L'acte de regarder peut être exprimé par *spectacle* (qui a été sélectionné avec les critères de contraintes fortes près des adjectifs du pôle agent comme *effrayant, effroyable, épouvantable, horrible, terrible* ainsi qu'avec *terrifié*, et, avec des scores plus faibles, dans d'autres corpus) :

Une pareille infamie, un pareil ravalement des êtres chers, sacrés, vénérés, au niveau de la bête, le laissaient épouvanté et révolté comme devant le spectacle d'une odieuse dégradation infligée à ses idoles. Van der Meersch M., Invasion 14, 1935, p. 264

Franz était comme fasciné par cet horrible spectacle ... Dumas A. Père, Le comte de Monte-Cristo, 1846, p. 508

"comprendre / ne pas comprendre" :

J'étais terrifié à l'idée d'être tué, amputé ou aveugle Dutourd J., Pluche ou l'amour de l'art, 1967, p. 237

Nous en étions là, ahuris de tant d'évènements aussi terribles qu'inexplicables, quand ... Leroux G., Le mystère de la chambre jaune, 1907, p. 121

Étant donné l'ampleur du champ étudié, nous ne donnons ici que les grandes lignes des résultats de l'étude sémantique. En fait, la sélection de ces mots par le test et leur fréquence rendent compte de la possibilité de double construction, *agent/patient*, puisque dans les

contextes, des mots comme *yeux* ou *visage* peuvent référer à ces deux types d'entités de la situation de peur, comme le montrent les exemples suivants :

On ne vient pas facilement à bout de cette peur irraisonnée, enfantine, qui me fait me retourner brusquement lorsque je sens sur moi le regard d'un passant Bernanos, Journal d'un curé de campagne, 1936, p. 1205

... immobile, Flore avait blêmi, sous ce regard d'exécration terrifiée Zola E., Bête humaine, 1890, p. 233

... il restait encore immobile comme frappé à mort par le regard terrible dont il était l'objet. Stendhal, Le rouge et le noir, 1830, p. 169

ils tâchèrent d'imprimer à leur visage un aspect effrayant, et ne produisirent aucun effet Flaubert G., Bouvard et Pécuchet, 1880, p. 173

Rappelons que nous sommes entrés dans le "réseau associatif" de la peur par les lexies qui comportent "en langue" le trait /peur/ : cette étude a pour objectif de vérifier si des ensembles de traits sémantiques stables existent pour exprimer la peur, et comment ils sont lexicalisés. Il est bien évident que des mots comme *spectacle* ou *yeux* ne peuvent être qualifiés de "mots de la peur". Mais l'étude des contextes révèle que des syntagmes ou énoncés plus ou moins synthétiques évoquent cette notion, quand des traits récurrents, propagés par le contexte, indexent ces lexies sur l'isotopie de la peur.

Le test statistique ne permet, en première approche, que de rendre apparente la cooccurrence non aléatoire d'un mot comme *yeux* avec les mots du champ lexical de la peur ; c'est l'étude sémantique des contextes qui fait émerger les "faisceaux de traits sémantiques" impliqués, qui ne peuvent se comprendre sans l'apport des sèmes contenus dans l'adjectif associé (ou un autre élément lié syntaxiquement). Dans les contextes de la peur, quand on réfère à cette partie du corps, c'est pour rendre compte du fait que *voir* est souvent lié au déclenchement de l'émotion, que la perception visuelle s'accompagne de la compréhension intellectuelle du danger et que le regard révèle (à autrui) le sentiment éprouvé par ego : quand *yeux* figure dans des syntagmes avec *agrandis*, *écarquillés*, *élargis*, *fixes*, c'est pour décrire le regard de la personne qui éprouve la peur, pour l'expression du sentiment⁸, donc pour un ensemble de sèmes bien particulier. Au plan sémantique, des syntagmes de forme syntaxique variable sont "équivalents" et il peut s'agir d'un énoncé plus long, d'un membre de phrase. La sélection de mots comme *yeux* ou *visage* rend compte du fait que les contextes **évoquent un sentiment et aussi** que ce sentiment est la *peur*, parce qu'ils sont indexés sur l'isotopie de la peur⁹.

L'analyse de l'ensemble du champ des sentiments dans la production romanesque des XIX^e et XX^es. permettrait de préciser des éléments tels que : si les *yeux* sont "*agrandis*" dans

⁸ Par exemple, avec *haine* on n'emploie pas ce type de syntagmes et *yeux* n'est pas sélectionné par le test ; si *regard* et *visage* le sont, ils sont attestés dans des associations différentes de celles de la peur (*visage chargé de haine, qui respire la haine, rayonne de haine*, etc. ; on trouve de nombreux *regards de haine* mais aussi des associations avec *éclair, allumé, scintillant*, etc.). Si l'on examine un thème appartenant à un autre domaine sémantique que les sentiments, on trouve associées à *yeux* d'autres catégories référentielles : dans les contextes où *yeux* est employé pour évoquer la beauté de la femme, on trouvera des syntagmes faisant allusion à la couleur, la taille, la forme, etc. (et le plus souvent, on retrouvera des canons culturels).

⁹ La "langue" a été forgée par l'intégration, à travers de multiples "discours", d'éléments suffisamment consensuels, issus des représentations de ce groupe humain : le type "*yeux agrandis d'horreur*", repérable avec des lexicalisations variées dans les textes français, est une unité de ce système sémiotique particulier qu'est une langue. On voit les limites de l'approche par le signe, mais aussi comment la langue, code consensuel, sert à "tisser" des ensembles variés à l'infini.

la peur et la joie, l'étonnement, est-ce le cas pour d'autres sentiments ? Lesquels ? Existe-t-il des sentiments pour lesquels on ne fait jamais référence à l'expression par le regard ? Rencontre-t-on les constantes d'ordre anthropologique, psychologique et culturel mises ici en évidence, dans d'autres genres de textes que le roman ? Et les résultats pourraient être confrontés à ceux issus de telles études dans des textes d'autres périodes et/ou cultures¹⁰.

Manifestations physiologiques

Le corps en général

Le test a sélectionné *trembler, frissonner, frémir, claquer des dents, suer, hérissier* (à propos des cheveux, sélectionné seulement avec *épouvante*) :

... *la persienne derrière laquelle Pierre et Félicité suaient la peur et la colère...* Zola E., *La fortune des Rougon*, 1871, p. 257

Une seule crainte, un seul frisson de terreur l'agitait. Ponson du Terrail, *Rocamboles*, t.3, 1859, p. 477

... *les dents de Renée claquaient de terreur, et il lui semblait qu'on jetait des seaux d'eau glacée sur ses pieds nus* Zola E., *La curée*, 1872, p. 516

Être blême, sans vie, dans un état qui ressemble à la mort

Cette notion est coulée dans *blêmir, pâle, glacer, glacé, grelotter, mort* (adj. et subst.), *mourir*¹¹

L'intolérable sensation d'être pris au piège, de trouver dans la fuite un couloir sans issue, le mit debout, le front glacé, les bras mollis dans une inexprimable terreur Bernanos G., *Sous le soleil de Satan*, 1926, p. 144

... *mais son pâle et spectral visage reflétait une terreur indicible.* Leroux G., *Le parfum de la dame en noir*, 1908, p. 91

... *éperdue, avec une peur de la mort qui la blêmait.* Zola E., *Pot-Bouille*, 1882, p. 285

... *effondrée sur une chaise, à demi morte d'épouvante ...* Van der Meersch M., *L'empreinte du dieu*, 1936, p. 184

elle se tut, tout son sang s'arrêta et elle restait muette et glacée, à le regarder avec des yeux épouvantés Rolland R., J.- Ch. *La révolte*, 1907, p. 601

¹⁰ Nous verrons en 4. 3. un autre aspect de l'histoire de la langue pour l'expression des sentiments. Le code culturel est à l'œuvre de multiples manières dans l'expression des émotions importantes, ce dont on ne prend pas facilement conscience pour sa propre culture (cela semble aller de soi, être "naturel") mais cet aspect a été repéré et étudié dans d'autres groupes humains : "Voilà plus d'un siècle qu'on a remarqué que, dans certains groupes sociaux, la frayeur déclenchait des comportements culturels stéréotypés. Les plus connus sont le *latah* des Malais, le *myriatchit* de certaines ethnies sibériennes et l'*imu* des *Aïnous* du Japon. (...) C'est à partir de ces observations et de quelques autres que Devereux a construit son concept de "désordre ethnique", c'est-à-dire de modèle psychopathologique disponible à l'ensemble des membres d'une culture." Nathan T., 1994, pp. 201-202.

¹¹ *Mourir* et *mort* sont sélectionnés avec un score important d'écart réduit et pourtant une fréquence importante dans les sous-corpus, car ils sont employés dans toutes sortes de syntagmes, dont *avoir peur de mourir/ de la mort*, concernant *ego* ou un autre acteur dont *ego* redoute la mort : ... *plus souvent encore, il avait l'épouvante de mourir loin d'elle.* Rolland J.- Ch., *Antoinette*, 1908, p. 896 ; *Karelina, transie d'épouvante, resta à le regarder mourir sans oser bouger.* Van der Meersch M., *L'empreinte du dieu*, 1936, p. 70 ; *La mort n'était ni plus ni moins effrayante qu'une vie qui n'avait pas été pour lui un véritable commencement.* Monesi I., *Nature morte devant la fenêtre*, 1966, pp. 252-253. Dans l'étude d'une œuvre il faudrait rapporter ce trait /danger/ à un acteur, un monde, un univers, en précisant le caractère "réel" ou "imaginaire, contrefactuel", pour tel acteur, à l'instant t, ce qu'on ne peut faire sur l'ensemble du corpus. On notera seulement que, en dehors des cas où la mort est un élément de la situation pour un acteur, on peut dire que, dans le roman, l'emploi de *mort* et *mourir* s'explique par l'expression d'une intensité maximale dans le registre dysphorique : cette axiologie est d'ailleurs intégrée à la langue par la phraséologie : *mourir de peur*. L'ensemble des résultats de cette expérience invite à considérer sous un autre jour la phraséologie, comme une somme de savoirs humains passés dans les textes, le degré de figement et de stabilité à travers la diachronie, les genres textuels et d'autres langues, renseignant sur des caractéristiques humaines "intemporelles" liées à l'unicité de l'espèce ou sur des aspects culturels plus singuliers.

Les parties du corps

cœur est le seul mot de cette classe à se trouver sélectionné dans l'ensemble des sous-corpus, avec les contraintes fortes appliquées à la première collecte de cooccurrents :

... *et, éperdu, les yeux fixés droit devant lui, n'osant remuer d'épouvante, il entendait son triste cœur lui battre à coups pressés, la poitrine* Bourges E., *Le crépuscule des dieux*, 1884, p. 247

Comme pour *yeux*, les énoncés dans lesquels figure *cœur* sont à étudier à travers le champ des sentiments, car, à côté des syntagmes comme *le cœur rempli de, plein de* qui valent pour tous les sentiments, on s'aperçoit que certains syntagmes sont liés à la structure de traits particulière à chaque thème. Pour le thème de la haine, le test a sélectionné *cœur pétri, chargé, gonflé*, alors que ces associations ne se rencontrent pas avec les mots de la peur. En revanche on y trouve *cœur serré* à côté des allusions aux pulsations (*battre, battements, étreindre le cœur* (avec la peur au cas ergatif), ou bien *cœur* est employé dans des syntagmes de type "locatif" comme *recevoir un coup dans le cœur, sentir grandir en son cœur une épouvante inconnue*, etc¹².

Le registre du mouvement

"bouger"

est rendu par *fuir, fuite, s'enfuir, sursaut, reculer, recul, galop* (sélectionné seulement près de *panique* et lié au trait /collectif/), (*se*) *détourner* (sélectionné dans les contextes de *épouvante* et *horreur*) ; *mouvement* et *geste* :

Villefort, ivre d'horreur, recula jusqu'au seuil de la chambre et regarda le cadavre. Dumas A. Père, *Comte de Monte-Cristo*, 1846, p. 684

Sursaut d'épouvante de l'enfant. Frapié L. *La maternelle*, 1904, p. 171

... *la même cohue ruisselait en un galop de panique sans cesse accru.* Zola E. *La débâcle*, 1892, p. 365

Je m'enfuis tout chancelant d'épouvante, sans autre projet que de me dérober pour l'instant aux affreuses tortures de la peur et de la honte. Toepfer R., *Nouvelles genevoises*, 1839, p. 123

... *secoué par tous les sursauts dont la terreur fait vibrer nos nerfs...* Maupassant G. de, *Contes et nouvelles*, 1883, p. 200

"ne pas pouvoir bouger"

est lexicalisé par *clouer, cloué, immobile, paralyser, paralysé* :

... *en outre, la terreur que lui inspirait l'idée d'être arrêté paralysait chez Lampieur toute initiative et l'emplissait d'une malsaine et obscure soumission.* Carco F., *L'homme traqué*, 1922, p. 184

J'eus peur, une peur paralysante qui glaça mon être le plus secret Bourget P. *Le disciple*, 1889, p. 196

il n'a pas la force de crier ; la terreur le cloue, immobile, les yeux, la bouche ouverts ... Rolland J.-Ch., *L'aube*, 1904, p. 4

L'impuissance, être agi malgré sa volonté, être non-sujet

Pour lexicaliser cet ensemble de traits, le test a relevé : *saisi* (sélectionné dans les contextes de tous les substantifs et quelques adjectifs), *saisir* (près de *épouvante, peur, terreur*), *pris, prise, frappé* (et *frapper* avec *épouvante*), *proie* (*en proie à, la proie de* sélectionné dans les contextes de *panique* et *terreur*), *oser* (sélectionné auprès de plusieurs

¹² On repère dans ces énoncés le trait aspectuel /ponctuel/ important pour le thème de la peur, v. ci-dessous 4. 1. 3, alors que dans les contextes de haine, c'est le trait /duratif/ qui est propagé.

substantifs, adjectifs, verbes, pratiquement toujours en formulation négative si ego assume le cas ergatif), *affolé, fou, éperdu, irraisonné, stupide, ivre de, involontaire, irrésistible, emparer* (avec, au cas ergatif, le substantif désignant le sentiment et ego comme patient), *dominer* (dans le même type d'énoncé ou la construction ego + *dominé par*, ou encore, moins souvent, en allusion à la difficulté de surmonter le sentiment de peur) :

... une horreur insurmontable la dominait toute, commandait chacun de ses actes. Il fallait fuir. Daniel-Rops, *Mort où est ta victoire ?*, 1932, p. 2.

... paralysé par la terreur, j'étais ivre d'épouvante, prêt à hurler, prêt à mourir. Maupassant G. de, *Contes et nouvelles*, 1887, p. 1135

... ce silence lui attachait aux épaules une peur irraisonnée Chateaubriant A. de, M. des Lourdines, 1911, p. 270

Nous nous regardions avec des yeux stupides, des yeux d'épouvante, devant cet irréel Leroux G., *Le mystère de la chambre jaune*, 1907, p. 89

Autrefois il était pris de panique, d'une terreur folle, paralysante, à la seule pensée de la mort ... Triolet E., *Le premier accroc coûte ...*, 1945, p. 202

Et il y eut une panique folle, un galop de bétail mitraillé, une fuite éperdue dans la boue Zola E., *Germinal*, 1885, p. 1509

... alors, affolés et s'excitant mutuellement à la terreur panique, ils profitent d'une accalmie pour courir à la route en criant : Ne tirez plus! Nous nous rendons! Ambrière F., *Les grandes vacances*, 1946, p. 239

Et je demeurai debout, haletant d'épouvante, tellement éperdu que je n'avais plus qu'une pensée, prêt à tomber. Maupassant G. de, *Contes et nouvelles*, 1883, p. 856

... alors une terreur profonde et invincible s'empara de lui... Dumas A. Père, *Le Comte de Monte-Cristo*, 1846, p. 241

... elle n'a pas osé s'enfuir ... il lui faisait peur ... Bosco H., *Le mas Théotime*, 1945, p. 94

... et l'enfant, dominée par la terreur, ne jeta pas un cri et suivit sans résistance... Ponson du Terrail, *Rocambole t.3*, 1859, p. 453

...les fuyards (...) en proie à la panique, cette espèce de diarrhée morale (as-tu remarqué qu'on appelle cela la courante) Simon C., *La route des Flandres*, 1960, p. 193

Aux associations de traits évoquées dans le paragraphe 4. 1 (mélange et intensité), on peut ajouter à présent que, dans le corpus Roman, ce sentiment dysphorique et intense est en général indicible, inexprimable, pour des raisons physiologiques, psychologiques et culturelles. Comme il est indicible, il ne peut être exprimé que par le corps, le mouvement (ego se trouve contraint à reculer, ou à fuir ou reste prostré) et par ses manifestations physiologiques (être blême, glacé, le corps sans vie, dans l'impossibilité de bouger). Le corps tremble, frissonne, transpire, les cheveux se hérissent, les dents claquent. Ego est dominé par des forces qui le déposèdent de sa volonté en même temps que de sa capacité de langage, de ses caractéristiques d'être humain autonome¹³. Ce sentiment, qui a la particularité de priver ego de sa volonté propre, ne peut s'avouer. On a vu dans les énoncés que ces traits sont lexicalisés ensemble, de façon synthétique et forment des structures stables, que la sélection du test et les documents contextuels permettent cependant d'analyser en éléments combinables.

¹³ Cf. Nathan T., *op. cit.*, p. 198 : En wolof, *sama fit dem na* - "je suis effrayé" se traduirait mot à mot "mon âme [ou principe vital] s'est échappée de mon corps".

Ces résultats se situent dans le cadre d'une linguistique centrée sur le sujet humain, "l'homme de paroles"¹⁴. Ils sont à reprendre dans le cadre de la sémiotique des cultures¹⁵, dans une étude globale des systèmes signifiants que Saussure appelait de ses vœux en la désignant par le terme de *sémiologie* : est-ce-que dans d'autres genres textuels, on peut repérer les mêmes traits et comment sont-ils lexicalisés ? L'analyse contrastive peut porter également sur des textes d'autres langues : on peut faire l'hypothèse que des sociétés pour lesquelles "garder la face" est plus important que tout, n'expriment pas la peur par les mêmes associations de traits¹⁶.

4. 1. 3. La situation de peur : un événement ponctuel

Événement-clé dans la temporalité d'un acteur, la situation qui engendre ce sentiment particulièrement intense est évoquée par des substantifs référant aux entités agents de la peur : *accident, attente, catastrophe, crise, danger, etc., mort, mourir, perte* (et *perdre* - un être cher, l'amour de qqn -) *scène, spectacle, silence, etc.* Certaines de ces entités seraient reconnues comme agents de la peur de façon consensuelle par les sujets humains, alors que pour d'autres, l'universalité du caractère dysphorique et son degré d'intensité seraient à moduler : on ne peut pas mettre sur le même plan la crainte de mourir et craindre les complications, de déranger, ou le scandale, etc. Il faudrait donc étudier d'une part les mots sélectionnés dans l'ensemble des sous-corpus, et, d'autre part, ceux qui se trouvent sporadiquement attestés. Cette étude ne peut être menée dans le cadre de ce travail, mais, au plan sémantique, les traits aspectuels auraient toute leur importance : le temps grammatical serait étudié en détail dans les énoncés (en particulier passage de l'imparfait au passé défini pour un événement prenant place dans le monde d'ego, emploi du subjonctif lié à la peur prospective, etc.), en affectant les traits aspectuo-temporels à un acteur, selon le point de vue de la dialogique. Cette revue des "objets" dysphoriques, ne manquerait pas d'intérêt pour la psychologie, l'ethnopsychiatrie, etc., et pour une approche comparée des cultures¹⁷.

La situation est évoquée également par un ensemble de mots (grammèmes et lexèmes) qui servent à exprimer le temporel et l'aspectuel, les modalités du "procès", d'un événement ponctuel, bien délimité dans la temporalité d'ego, par rapport à d'autres événements :

augmenter, redoubler, grandir, croissant, diminuer, soudain (adjectif et adverbe), *subit, tout-à-coup*, (de ego) *céder à* .

¹⁴ Comme le rappelait C. Hagège, si la linguistique, à la fin de la seconde guerre mondiale, a "exercé une sorte de fascination sur les autres sciences humaines (...) parce que sa visée atteint au noyau le plus profond de l'espèce, et parce qu'elle s'était inventé un discours rigoureux et ordonné", on constate que depuis une vingtaine d'années, "ce magistère est contesté" (...) et que d'autres sciences humaines "semblent reléguer les spécialistes du langage dans une sorte de besogneuse arrière-garde, qui produit des travaux trop techniques, sans toujours tenir, quant aux dévoilements des nombreux mystères liés aux phénomènes humains, les promesses de naguère" (v. Hagège 1985 p. 7). Aujourd'hui, comme nous l'exprimons au chapitre 1, avec l'accès facilité aux textes importants de différentes cultures, c'est peut-être une nouvelle occasion pour la linguistique, comme pour d'autres disciplines de sciences humaines, de progresser sur des problèmes théoriques dans le cadre de pratiques liées à une demande sociale.

¹⁵ Cet aspect, annoncé en 4. 3 et 4. 4. sera développé dans le chapitre 5, à propos du thème de la parure.

¹⁶ Des éthologues ont découvert que l'état amoureux et le blues qui l'accompagne sont considérés comme pathologiques dans une société thaïlandaise récemment étudiée où le mariage par amour n'existe pas : cet état amoureux, qui atteint surtout des jeunes filles, est pris en charge comme une sorte de maladie, au cours de rituels spécifiques, jusqu'à ce que les symptômes disparaissent.

¹⁷ Cette méthode nous semble pouvoir être utilisée par les différentes disciplines de sciences humaines, qui établissent des faits dans des textes ; pour un exemple probant d'utilisation de la statistique lexicale dans l'étude du discours en histoire, à l'aide d'Hyperbase, v. Mayaffre D., 2000.

CHAPITRE IV : RECHERCHE THÉMATIQUE 1 : LA PEUR

... elle ouvrit les yeux, une terreur subite la fit frissonner toute entière Musset A. De, Confessions
Enfant du siècle, 1836, p. 209

Quand elle se retrouva seule dans sa petite chambre, son effroi redoubla. Theuriet A., Le mariage
de Gérard, 1875, p. 199

... dans un soudain retour de peur panique ... Gracq J., Le rivage des Syrtes, 1952, p. 83

... il pâlit, il l'examina avec une terreur croissante. Zola E. Madeleine Féral, 1868, p. 170

Et Tron s'en alla, à reculons, dans une retraite de bête carnassière et lâche, cédant à la crainte,
remettant sournoisement sa vengeance. Zola E., La terre, 1887, p. 484

... la honte de céder à la crainte d'un péril imaginaire l'emportait de nouveau sur sa crainte même
Bernanos G., L'imposture, 1927, p. 379

L'expression de la gradation dans l'intensité entraîne la sélection de *au comble de, porté à son comble, le comble de* (avec *épouvante, horreur* et *terreur*, en fréquence de cooccurrence plus forte avec ce dernier):

... la pauvre fille, au comble de l'épouvante, disparut immédiatement ... Bloy L., La femme pauvre,
1897, p. 46

Remarques :

- Les sentiments s'inscrivent dans des temporalités différentes : caractère ponctuel, soudain, pour la peur, aspect duratif de la haine. Parmi les mots qui rendent compte du plan "aspectuo-temporel" en français, seuls des sous-ensembles seront sélectionnés par le test pour chaque sentiment (et pour chaque thème) : avec *haine*, on ne voit pas émerger comme avec *peur, soudain* ou *subit*, mais des mots contenant le sème /duratif/, comme *nourrir, attiser, inextinguible, couvrir, vouer, germer, tenace* (et même quelques attestations de *haine* (ou *ennemi*) *héréditaire*, (voire *séculaire*). On voit que la récurrence en contexte de traits aspectuels contribue à la définition d'aires sémantiques différentes : pourtant ces traits sémantiques sont rarement mis en relief dans la lexicographie ou l'analyse stylistique¹⁸.
- La sélection par le test statistique de *enfant* (et de l'adjectif *enfantin*, avec un score inférieur) doit s'interpréter par le critère "aspectuo-temporel" : l'analyse sémantique met en évidence que, en dehors des contextes où ego est un enfant, le mot *enfant* est associé au champ de la peur parce qu'il désigne une période de la vie où l'on est considéré comme peureux de façon "typique", et que l'emploi de ce mot exprime également la notion d'intensité pour ego affecté du trait /adulte/.

... elle avait gardé toute sa vie une vraie peur d'enfant, bien cachée, bien étouffée en elle ... Roy
G., Bonheur d'occasion, 1945, p. 442

elle était devenue plus peureuse qu'un enfant Huysmans J.-K., Marthe, Histoire d'une fille, 1876,
p. 40

... je ne suis plus un homme, je suis le numéro 164, septième salle, ajouta-t-il en regardant
Derville avec une anxiété peureuse, avec une crainte de vieillard et d'enfant. Balzac H. de, Le
Colonel Chabert, 1832, p. 143

... s'il n'était pas peureux, mais peureux comme un enfant, peureux comme on ne l'est pas, ce serait
un homme dangereux ... Stendhal, Lucien Leuwen t.1, 1835, p. 173

Le marquis Foulques, qui, sous ses manières rudes, cachait le naturel craintif d'un enfant ...
Boylesve R., La leçon d'amour dans un parc, 1902, p. 170

et avec *enfance* :

¹⁸ La sélection de *mourir*, dont on a parlé plus haut, s'explique par la récurrence du trait /perfectif/ récurrent dans les contextes, alors que dans le thème de l'ennui, *mourir* valide le trait /duratif/, v. Bourion E., 1998, p. 422, reproduit ici, en annexe du tome 1.

une espèce d'horreur craintive, qui la ramène peu à peu à l'enfance Bernanos G., Nouvelle histoire de Mouchette, 1937, p. 1307

Pour la sémantique logique, *enfant* est un terme générateur d'univers¹⁹. On voit que dans ces types d'énoncés, la prise en charge de la modalisation d'univers est assurée par le sémantisme du verbe, le temps grammatical et par un trait /aspectuel/ (évoqué par Bally à propos des autres parties du discours que le verbe)²⁰ : un tel trait est propagé par le contexte, sa présence dans des mots comme *enfant*, *avenir*, *attente* (ou le deuxième terme d'une comparaison avec *comme*), devant être validée par la récurrence du trait dans d'autres lexies²¹.

4. 2. FAISCEAUX DE TRAITS ET VARIATION DE LEXICALISATION

Les ensembles de traits sémantiques repérés dans la première partie, comme constituant le "fonds commun" attesté par les auteurs du corpus pour l'expression de la peur, peuvent être exprimés avec d'autres lexies que celles qui satisfont aux contraintes fortes de sélection que nous avons appliquées à la première recherche. Nous donnons dans cette partie quelques exemples de mots sélectionnés avec un score d'écart réduit supérieur à 3 (le seuil fixé), mais auxquels nous n'avons imposé ni la contrainte de fréquence dans un sous-corpus ni l'obligation de figurer dans plusieurs d'entre eux. Ils montrent que la stabilité des structures sémantiques va de pair avec une grande variété au plan de l'expression.

4. 2. 1. La peur, sentiment intense, dysphorique et mêlé

L'intensité : variations

Pour noter l'intensité, on trouve aussi *intense*, *inouï* (*sentiment inouï d'épouvante*), ou *paroxysme*, *abîme de* :

Et comme elle s'était soulevée dans un paroxysme de terreur, dans un second paroxysme plus fort sans doute que le premier, elle se laissa retomber sur les coussins du sofa. Dumas A. Père, Le comte de Monte-Cristo, 1846, p. 657

Tout son être sombrait dans un abîme d'épouvante! Chateaubriant A. de, Monsieur des Lourdines, 1911, p. 221

L'intensité pour ego peut être rendue par *vivre dans* (et le temps imparfait renforce le trait /duratif/) :

¹⁹ Cf. l'analyse de Martin R.1988 : avec l'aide du temps grammatical employé, le signifié du mot génère une image d'univers distincte de l'univers actuel d'ego, plaçant la référence dans le passé (sur les notions d'*univers* et d'*image d'univers*, v. aussi Martin R., 1987). Dans la théorie de F. Rastier, *univers* et *monde* appartiennent au plan de la dialogique (v. Rastier F. 1989, pp. 82-94), en interaction avec la dialectique et la thématique.

²⁰ Bally Ch.1950, p. 353 : "Mais puisque le français donne une si grande place à l'expression nominale (c'est-à-dire statique des procès !) ne peut-on pas s'attendre à ce qu'il arrive à rendre des nuances aspectives indirectement, par le véhicule des substantifs que la phrase met en contact avec le verbe ? Question embarrassante, parce que les études ont été peu poussées dans cette direction ; on cherche toujours l'aspect dans le verbe lui-même, presque jamais dans son entourage".

²¹ Ce trait /aspectuel/ est à considérer comme un *trait-attribut* pouvant prendre, en contexte, certaines valeurs : /val. : imperfectif/, /val. : non accompli/ etc., (de même que le trait /modalité évaluative pour ego/ peut prendre la valeur dysphorique ou euphorique). Dans l'analyse des lexies en contexte, il faut le marquer comme tel (*id. est* : avec son caractère aspectuel et sa valeur) : cette valeur sera validée par la récurrence du trait, dans le sémantisme du verbe associé, dans le choix du temps grammatical et éventuellement dans un sème afférent du signifié de la lexie. On peut ainsi expliciter l'analyse de deux moments vécus de la sphère d'ego (monde 1 et monde 2) qu'il faut faire intervenir pour les énoncés concernant la peur prospective, rétrospective, le pressentiment, etc. (cf : *elle se voyait à l'avance, terrifiée sous son regard dur et méfiant* Reider P., Mademoiselle Vallentin, 1862, p. 187 ; *il avait pour elle la répulsion terrifiée qu'on a pour les monstres* Zola E., Bête humaine, 1890, p. 234).

CHAPITRE IV : RECHERCHE THÉMATIQUE 1 : LA PEUR

Marguerite vivait dans l'épouvante ; elle ne m'en disait rien, mais je le voyais Erckmann-Chatrian, Histoire d'un paysan, 1870, p. 416

... cette inépuisable épouvante, où il vivait depuis six jours ... Malègue J., Augustin ou le maître est là, t.2, 1933, p. 325.

... à trente ans, je vivais dans l'épouvante ... Bataille M., L'arbre de Noël, 1967, p. 229

On trouve aussi de nombreux exemples de *grand'peur* et *grande peur* ; mais, comme l'adjectif *grand* est sous-représenté dans le corpus étudié (sauf avec *frayeur*), celui-ci est affecté d'une valeur négative d'écart réduit (-1,18)²² :

Il avait peur de soi-même, il avait une bien plus grande peur de Mme de Chasteller, et il avait une grande peur aussi de Melle Bérard Stendhal, Lucien Leuwen, t.2, 1835, p. 49

L'accent peut être mis sur la gradation dans la temporalité de l'acteur :

Insensiblement, comme si cette masse humaine eût été un seul être, elle fut prise d'un frisson qui s'accrut par degrés jusqu'à la terreur panique ... Louÿs P. , Aphrodite, 1896, p. 196

... les populations, gagnées par la panique montante... Zola E. La débâcle, 1892, p. 28

Pour marquer le terme du crescendo, les auteurs emploient aussi *achever de* (sélectionné avec des verbes comme *terrifier* et *épouvanter*) :

... ce détail acheva de l'épouvanter ... Zola E., Madeleine Férat, 1868, p. 83

Le caractère mêlé

... un mouvement qui peignait autant de respect que d'horreur. Balzac H. de, Splendeurs et misères..., 1847, p. 340

... il semblait craintif, honteux, se faire tout petit, et son regard était constamment tourné vers la terre. Verne J., L'île mystérieuse, 1874, p. 367

... pour qui mon antipathie se double d'une répugnance quasi peureuse ... Farrère C., L'homme qui assassina, 1902, p. 280

... son regard était haineux et peureux, comme une bête à qui l'on a fait mal ... Rolland R., J.-Ch. Le buisson ardent, 1911, p. 1381

4. 2. 2. L'expression du sentiment

La parole, dire, se taire

"registre de la parole"

au patient est associé *murmurer* dans les contextes de *avoir peur* et *faire peur* (alors que *rire* ou *ricaner* sont associés à l'agent de la peur) :

- *Vous m'avez fait peur, murmura-t-elle.* Bernanos G., La joie, 1929, p. 551

cf. :

mais elle était si craintive qu'elle n'osait jamais parler haut Maupassant G. de, Contes et nouvelles, 1882, p. 663

Voix est associé au patient :

... il prononçait "en ces temps", d'une voix craintive, en soulevant devant lui, comme pour écarter des présages néfastes, ses mains gantées de noir Martin du Gard R., Les Thibault. La Sorellina, 1928, p. 1146

... une voix faible comme la brise des paroles de terreur ou d'espoir... Sand G., Lélia, 1833, p. 191

²² C'est encore un exemple de l'importance qu'il y aurait à obtenir le score des mots composés : *grand'peur* ne figurant que dans les contextes de la peur devrait au contraire avoir un score statistique important.

Les mots de l'acte de dire pourraient faire l'objet d'une étude contrastive sur les registres agent/patient, en particulier pour *voix* ou *accent* employés avec les adjectifs "intensifs" *terrible, effroyable, horrible* ("*Joue ! dit la Thénardier d'une voix terrible.*" Hugo V., *Les misérables*, 1862, p. 572), ou pour des mots comme *révélation* ("*... ce qui terrifiait don José, c'était cette révélation menaçante ...*" Ponson du Terrail, *Rocamboles* t. 4, 1859, p. 273 ou *vérité* ("*... elle eut une peur enfantine de se l'entendre dire et que la terrible vérité se coagulât en des mots précis...*" Martin du Gard R., *Les Thibault. La mort du père*, 1929, p. 1351).

"sans parler"

... il y a du mutisme dans l'épouvante ; les terrifiés parlent peu, il semble que l'horreur dise : chut! Hugo V., *Les travailleurs de la mer*, 1866, p. 151

... elle le regarda, d'un air interrogateur et craintif Montherlant H. de, *Pitié pour les femmes*, 1936, p. 1137

... l'œil dit une épouvante ... Vailland R., *Drôle de jeu*, 1945, p. 24

... avec des yeux où se lisait l'effroi de la mort ... Montherlant H. de, *Les bestiaires*, 1926, p. 544

... une étrange panique aux cris inarticulés, aux gestes murés s'empara des hommes ... Barbusse H., *Le feu*, 1916, p. 347

La panique de la voix étranglait les mots au passage. Vercelet R., *Capitaine Conan*, 1934, p. 162

Bientôt, elles furent trente, puis cinquante, toutes étranglées de la même terreur. Zola E., *Germinal*, 1885, p. 1300

Voir, exprimer par le visage, comprendre

La synthèse lexicale la plus élaborée se réalise dans la formulation : *yeux d'épouvante*, où *yeux* peut être considéré comme un pivot de fonctions narratives, puisqu'il renferme les sèmes de l'acte de voir et de l'acte d'exprimer, en rendant visible pour autrui, le sentiment ressenti par ego :

... cette face pâle, à la bouche tordue, aux grands yeux d'épouvante Zola E., *La bête humaine*, 1890, p. 50

Nous nous regardions avec des yeux stupides, des yeux d'épouvante devant cet irréel ... Leroux G., *Le mystère de la chambre jaune*, 1907, p. 89

Cet auteur emploie également *yeux d'effroi* (*ibid.* p. 72).

Par synthèse de la notion "ne pas pouvoir parler" (puisqu'il s'agit de Séverine assassinée par Jacques) et de celle du regard, considéré comme mode d'expression, Zola a pu écrire : "*Les yeux de pervenche, élargis démesurément, questionnaient encore, éperdus, terrifiés du mystère*" (*La Bête humaine*, 1890, p. 257).

Pour exprimer ces traits, les "variantes" sont : *face, figure, mine, air, prunelles, masque, physionomie* (qui sont rarement employés avec un verbe support comme *exprimer*) :

La face bouffie de sa femme, ce masque blême, ravagé par la peur, l'épouvantait. Zola E., *Au bonheur des dames*, 1883, P. 794-795

... l'effroi peint sur la figure de son ami ... Balzac H., *Le cousin Pons*, 1847, p. 98

... une lueur de vie et d'intelligence rentra dans ces prunelles, une épouvante y passa ... Vogüé E., *Les morts qui parlent*, 1899, p. 376

... elle ne disait pas un mot, la face seulement convulsée en un masque d'indicible terreur ... Zola, *La bête humaine*, 1890, p. 228

... la figure du prêtre normand exprima soudain l'horreur profonde et le dédain tout ensemble ... Barrès, *La colline inspirée*, 1913, p. 124

CHAPITRE IV : RECHERCHE THÉMATIQUE 1 : LA PEUR

... et, de ses prunelles agrandies par l'épouvante, elle regardait une vision d'horreur. Bourget P. , Lazarine, 1917, p. 249

... Dina souriait de l'embarras et de la mine panique de Bonaventure Borel P. , Champavert, Contes immoraux, 1833, p. 134

La notion de compréhension s'exprime aussi avec *pensée* :

Cette pensée, surgie soudain en son âme, l'épouvanta. Maupassant G.de, Contes et nouvelles, 1883, p. 875

L'énoncé : "... que la même pensée naissait au fond des yeux terrifiés de sa compagne" (Zola E., Docteur Pascal, 1893, p. 208) exprime la synthèse de la notion de compréhension et de celle qui pose les yeux comme reflets du sentiment ressenti, tandis que l'imparfait lexicalise le trait aspectuel ; cf. aussi *air interrogateur* ci-dessus.

Les manifestations physiologiques

"être blême, être glacé, se sentir sans vie, dans un état proche de la mort" :

... la perfection de sa terreur fut telle que le mouvement même de sa vie s'en trouva suspendu, et il crut sentir son cœur se vider dans ses entrailles Bernanos G., Sous le soleil de Satan, 1926, p. 174

... elle sortait de cette nuit d'effroi comme du gouffre élastique des fraîches eaux, inerte... Gracq J., Au château d'Argol, 1938, p. 134

Maigrat s'était levé, et son visage apparut, gras et blême, décomposé par l'épouvante Zola E., Germinal, 1885, p. 1445

... une horreur qui la glaçait et la pénétrait jusqu'aux os Carco F., L'homme traqué, 1922, p. 178

C'était un spectacle effrayant que la pâleur de cette femme, l'angoisse de son regard, le tremblement de tout son corps. Dumas A. de Père, Le Comte de Monte-Cristo, 1846, p. 657

... des cris qui vous donnaient froid, des cris horribles Erckmann-Chatrion, Histoire d'un paysan, 1870, p. 307

... les glaces de l'effroi... Adam P., L'enfant d'Austerlitz, 1902, p. 521

De Véronique, paralysée par l'effroi, la physionomie resta d'albâtre une seconde... Jouhandeau M., Mr Godeau intime, 1926, p. 81

... mes yeux se voilèrent, mes jambes fléchirent ... France A., Le petit Pierre 1918, p. 170

Les traits /figement du corps/ et /raideur/ sont rendus par : *contracté, contraction, crispé, roide, pétrifié, oppressé.*

... avec une angoisse d'épouvante qui lui crispait la face... Maupassant G. de, Contes et nouvelles, 1885, p. 1038

Elle resta glacée, pétrifiée, les yeux dilatés de terreur, la bouche entr'ouverte et le gosier aride, sans pouvoir faire un mouvement ni pousser un cri... Gautier Th. , Capitaine Fracasse, 1863, p. 336

... tout à coup sa bouche se crispa, et laissa échapper une exclamation d'horreur indicible ; je ne reconnus plus sa figure de fou. Leroux G., Le parfum de la dame en noir, 1908, p. 104

Pour signifier que la peur intense saisit la personne entière, les auteurs emploient : *os, moelle, pénétré, muscle.*

... je ne sais quelle horreur secrète a pénétré avec un froid de glace jusqu'à la moelle de mes os, lorsque... Gautier T., Capitaine Fracasse, 1863, p. 429

... le frisson d'épouvante le plus affreux qui puisse secouer des moelles humaines ... Leroux G. Le parfum de la dame en noir, 1908, p. 82.

... et une épouvante lui traversa les os Maupassant G. de, Contes et nouvelles, 1881, p. 346

... ses muscles contractés par l'épouvante de la mort Bernanos G., Nouvelle histoire de Mouchette, 1937, p. 1298

CHAPITRE IV : RECHERCHE THÉMATIQUE 1 : LA PEUR

Oui, jeune homme, l'épouvante entre pas à pas en moi par les yeux. Bernanos G., *Monsieur Ouine*, 1943, p. 1366

ou *intérieur* :

... ses yeux dilatés semblaient exprimer un effroi intérieur que confirmait encore la pâleur étrange répandue sur ses traits. Dumas A. Père, *Le comte de Monte-Cristo*, 1846, p. 577

un visage étrange, défiguré non par la peur, mais par une panique plus profonde, plus intérieure Bernanos G., *Journal d'un curé de campagne*, 1936, p. 1135

cf. :

... une peur pour chaque fibre, une multitude de peurs ... Bernanos G. *ibid.*, p. 1228

Pour exprimer cette notion, on trouve aussi *entrailles*, mot pour lequel Flaubert semble avoir eu une prédilection, puisqu'il l'a employé dans trois textes différents (*Première éducation sentimentale*, et *La tentation de Saint Antoine*, dans les versions de 1856 et 1874) : sur les 6 attestations de ce mot dans les contextes de *épouvante*, 4 lui reviennent, 1 à V. Hugo et 1 à G. Bernanos.

... il entrevoyait un avenir prochain de dégradation complète, épouvante qui le prenait aux entrailles. Flaubert G., *Première éducation sentimentale*, 1845, p. 202

Sa fureur me versait l'épouvante dans les entrailles ... Flaubert G., *La tentation de Saint Antoine*, 1856, p. 532

... oh ! L'épouvante de l'éternité me glace jusqu'aux entrailles ... Flaubert, *ibid.*

On peut interpréter comme une synthèse de l'expression gestuelle du sentiment, du caractère irrépressible de la peur (avec, éventuellement de plus, la notion ne pas pouvoir avouer, montrer sa peur", liée à la honte et/ou au danger), le syntagme fréquent *laisser échapper* (ou *ne pouvoir retenir, réprimer*) *un geste, mouvement de (peur, effroi, épouvante, etc.)* :

... l'enfant laissa échapper un mouvement d'effroi. Ponson du Terrail, *Rocamboles t.3*, 1859, p. 244

Morrel laissa échapper un mouvement d'horreur et d'incrédulité. Dumas A. Père, *Le Comte de Monte-Cristo*, 1846, p. 586

La référence au corps a fait employer parfois *chair* qui a été associé à *hérissier* :

Il semblera sans doute singulier que j'aie envisagé alors l'éventualité de ce malheur sans que ma chair se hérissât d'épouvante Bosco H., *Le mas Théotime*, 1945, p. 104

Mouvement / non-mouvement

"ne pas pouvoir bouger"

Cette notion peut être exprimée avec des mots comme *force, faiblesse, chanceler, perclus, tomber* :

il portait des regards épouvantés autour de lui, sans force pour agir Soulié F., *Les mémoires du diable*, 1837, p. 8

Une effroyable terreur poigna Des Esseintes ; ses jambes se déroberent Huysmans J.-K., *A rebours*, 1884, p. 128

... il regardait cela, perclus d'horreur et haletant... Maupassant G. de, *Contes et nouvelles*, 1883, p. 200

... elle tomba, trop effarée pour résister, trop épouvantée pour appeler Maupassant, *Contes et nouvelles*, 1885, p. 1040

Par synthèse de la notion de regard comme reflet du sentiment et de celle de "figement", on trouve *regard lent* :

CHAPITRE IV : RECHERCHE THÉMATIQUE 1 : LA PEUR

D'un regard lent et craintif, Chrysis s'assura qu'elle était bien seule. Loüys P. , Aphrodite, 1896, p. 208

"notion de recul, de mouvement de fuite"

Et il fit deux pas en arrière avec un mouvement d'indicible horreur Hugo V., Les misérables 1862, p. 660

... dans les bousculades de la panique Zola E., Germinal, 1885, p. 1539

Un arrêt, puis un recul ; une panique et le cœur des plus forts se trouble et s'effare, et on est entraîné, emporté comme par un flot qui monte... Benjamin R., Gaspard, 1915, p. 65

L'impuissance, l'être-agi, la dépersonnalisation

Pour exprimer la perte de contrôle d'ego sur ce qu'il vit, les modes d'expression sont variés : cette notion peut être rendue par l'emploi, en formulation négative à propos d'ego, de mots comme *brave*, *audace*, ou en formulation positive, *lâche*, *lâcheté* (que l'on rapprochera des emplois à la forme négative de *oser* et *pouvoir*, constatés dans l'ensemble du champ étudié).

Négrel se sentait blêmir, lui aussi, très brave d'ordinaire, saisi là d'une épouvante supérieure à sa volonté, une de ces épouvantes qui soufflent de l'inconnu. Zola E., Germinal, 1885, p. 1436

ou par des énoncés comme :

... une épouvante égarait leurs yeux ... Maupassant G. de, Contes et nouvelles, 1889, p. 1169

- Il se demanda : peut-on avoir peur malgré soi ? et ce doute l'envahit, cette épouvante ; si une force plus puissante que sa volonté, dominatrice, irrésistible le domptait, qu'arriverait-il ? Maupassant G. Contes et nouvelles, 1884, p. 84

Il ne répondit pas, il était imbécile et terrifié. Il suivait avec une angoisse d'idiot les mains de sa femme nerveusement agitées ... Duranty L., Le malheur d'Henriette Gérard, 1860, p. 346

Dans ce paragraphe, ainsi que dans la partie 4. 1., il s'agit de mots sélectionnés par le test probabiliste : on a pu relever çà et là, dans les exemples, des formulations originales qui rendent compte des traits dégagés, mais utilisent des mots non sélectionnés comme *albâtre* dans "*(sa) physionomie resta d'albâtre une seconde*" exprimant l'aspect pâle, figé et sans vie du visage, ou *attacher* dans "*ce silence lui attachait aux épaules une peur irraisonnée*" pour suggérer la fixité du corps. Ainsi, les mots sélectionnés servent de "filtres", menant à d'autres lexies avec lesquelles ils peuvent entrer dans toutes sortes de combinaisons syntaxico-sémantiques, sur l'isotopie de la peur. Une lecture humaine, même extraordinairement attentive, ne pourrait garder fidèlement en mémoire ni les mots ni l'ensemble des traits intriqués dans le signifié des lexies rencontrées : le tri préalable et le rapprochement, dans les documents extraits des corpus sélectionnés, des mots cooccurrents, procurent une assistance qui permet à la fois de discrétiser les éléments et d'en préciser les combinaisons synthétiques .

4. 3. STRUCTURES SEMANTIQUES ET TEXTUALITE

Cette étude de sémantique textuelle assistée par ordinateur a montré les deux démarches complémentaires :

- étape sémasiologique : on repère, dans les énoncés du corpus, les cooccurrents sortis par le test probabiliste comme n'étant pas voisins "par hasard" d'un des "mots de la peur" qui ont

constitué l'entrée dans le réseau. On les analyse en unités sémantiques (traits et combinaisons de traits).

- étape onomasiologique : quelles lexicalisations rencontre-t-on des traits et ensembles de traits dégagés au cours de la première phase ?

Les exemples donnés illustrent suffisamment comment la plupart des signifiants sont à interpréter selon deux, voire plusieurs "axes sémantiques", qui concourent à exprimer l'intensité dans le registre dysphorique. On peut noter le caractère particulièrement synthétique de la langue française, dans *visions d'épouvante*, ou *yeux d'épouvante*, par exemple : il faut paraphraser longuement pour faire apparaître les notions impliquées par la synthèse des ensembles de traits, ce qui est décodé instantanément par tout locuteur francophone, dans une tâche de "perception sémantique"²³ dont on ne connaît pas encore les processus.

4. 3. 1. Associations syntagmatiques et expérience humaine

L'intensité

Quand un locuteur considère, hors contexte, les différents substantifs, adjectifs ou verbes que lui offre le lexique français pour désigner la peur, sa conscience linguistique peut l'induire à les organiser selon une gradualité d'intensité : la lecture des contextes révèle qu'il est impossible d'évaluer *a priori* l'intensité, dans le corpus étudié.

Dans l'ancienne langue, *crainte* (afr. *crieme*, presque toujours employé absolument) désignait un sentiment d'intensité maximale (dans des associations comme *la crainte de l'ennemi* ou *la crainte de mourir*), et, pour cette raison, on ne trouve pas l'association *crainte extrême* (*extrême* n'est pas attesté dans les fonds Inalf que nous avons exploités, à propos de la classe des sentiments, avant le XVII^es. ; pas d'attestations non plus de *crainte respectueuse* par rapport au divin, *respectueux* datant du milieu XVI^es. et s'employant d'abord à propos de personnes). Dans l'état de langue moderne, en revanche, le signifié de *crainte* peut comporter une gradualité de valeurs pour le trait /intensité/ qui dépend du contexte : c'est pourquoi on peut trouver *crainte* et *craindre* avec *rhume*, *de déplaire*, *du/le ridicule*, etc. à côté d'exemples où ils sont associés à *mort* ou *mourir* parce que ego court un véritable danger.

Si l'on constate un lien syntaxique, et plus encore si cette relation est "figée", c'est qu'il y a un lien sémantique fort : le syntagme s'est formé par la synthèse de nombreuses prédications, car, dans l'histoire de la langue, le processus va dans le sens de la synthèse, pas en sens inverse. On doit donc étudier son signifié, à partir des relations entre les traits des unités de l'association syntagmatique²⁴.

Pour les adjectifs comme *effroyable*, *terrible*, *horrible*, le même problème se pose : ils sont souvent qualifiés de simples "intensifs" mais dans les contextes de la peur, ils sont toujours marqués à la fois par l'intensité maximale et le caractère dysphorique, pour ego, comme on l'a signalé à propos des agents de la peur.

²³ Sur le concept de "perception sémantique" v. Rastier F. 1991 pp. 207-223.

²⁴ Il est particulièrement éclairant d'avoir, pour cette étude, des contextes de "passages parallèles" où les unités lexicales sont attestées dans différents types d'associations (variations sur forme active/forme passive d'un verbe, modulations sur le degré de l'adjectif, etc.).

Le mélange des sentiments

On a vu que cette notion est importante, que son expression linguistique revêt des formes variées, expliquant la sélection par le test statistique de nombreuses et différentes lexies. En fait ce problème dépasse le cadre du thème de la peur et serait à prendre en compte au plan du thème 'sentiment' (comme structure sémantique de niveau sur-ordonné)²⁵.

On peut rapprocher de la notion de mélange la constatation qu'à différentes périodes de l'histoire de la langue, le même mot a pu désigner deux sentiments différents. En ancien et moyen français, *doute* pouvait signifier aussi bien "soupçon, hésitation" que "crainte", (sens vieilli à partir du début XVII^es., encore chez Rousseau, v. FEW s.v. *dubitare*, qui précise que *douter* vit dans le parler lorrain au sens de "craindre" ; cf. *redouter*). De même, dans la période moderne, *horreur*, qui dénotait à l'origine un sentiment intense d'effroi, désigne également un sentiment profond d'aversion morale, de dégoût et ce signifié peut être affecté sans ambiguïté à *horreur* quand il est employé dans certaines constructions syntaxico-sémantiques (type : qqc/qqn fait horreur à qqn²⁶). Mais la lecture de contextes nombreux amène à considérer que ce sentiment est, par nature mêlé, et que les deux sémèmes peuvent coexister, par un effet de la surdétermination. Or, si la langue peut utiliser pendant une certaine période le même signifiant pour exprimer deux sentiments "différents", tout en conservant sa cohérence de système symbolique de communication, c'est probablement parce qu'ils sont "proches" sur le plan psychologique, appartenant au même "registre" : le mot *dégoût* est constamment sélectionné dans les contextes des mots de la peur²⁷. Il faudrait étudier systématiquement l'ensemble du champ lexical des sentiments, non seulement par genre textuel mais aussi en diachronie, pour mettre en évidence les régularités, et aussi comment l'évolution du sens d'une unité peut entraîner des remaniements à l'intérieur d'une partie du champ. Par exemple, on peut se demander si les deux sens continueront à coexister, ou si le sens "peur intense" de *horreur* est en train de disparaître, au profit de "aversion, dégoût, rejet profond", comme le deuxième sens de *doute* s'est effacé au cours de l'histoire.

4. 3. 2. Interactions entre le système lexical et les autres sous-systèmes de la langue

On a noté l'importance des notions de perte de contrôle, de non-puissance, de dépersonnalisation de ego et passé en revue des mots qui comportaient ces sèmes. Mais on pourrait les appréhender sous l'angle des procédés langagiers. Signalons le fait que le sentiment est en position d'ergatif agissant sur ego, que *pouvoir* ou *oser* se trouvent en formulation négative ou au subjonctif du monde contrefactuel dans la plupart des énoncés. On rappellera également l'importance quantitative des formes passives employées à propos d'ego

²⁵ Les mots du champ des sentiments ont déjà été repérés comme ayant des comportements syntaxiques particuliers : on pourrait mener des études sur ce sujet, en exploitant des bases comme Frantext avec des outils informatiques et statistiques. Sur le plan diachronique, en tenant compte des faisceaux de traits sémantiques "hérités" de l'étymon, et des renouvellements apportés au cours du temps, ce domaine sémantique pourrait faire l'objet de passionnantes recherches. Juste un aperçu : le français avait à sa disposition le latin *tremere* qui signifiait à la fois "trembler" et "avoir peur". Or il s'est donné un double moyen d'expression, *criembre* (*craindre* par réfections successives du paradigme de conjugaison) pour désigner le sentiment (issu de *tremere*), et *trembler* pour désigner la manifestation physiologique (issu du fréquentatif *tremulare* de *tremere*), et, avec les dérivés, un double paradigme lexical est offert au locuteur.

²⁶ Dans l'analyse des résultats nous avons éliminé des mots comme *mensonge*, attesté dans *avoir horreur du mensonge*.

²⁷ V. tableau en annexes du chapitre 4.

: *frappé, saisi* (sélectionné dans les contextes de tous les substantifs et quelques adjectifs, *pris, prise*. La sélection de *proie* (*en proie à, la proie de*) s'explique par le schéma actantiel où ego est agi. De même, on a vu que *brave* et *audace* se rencontrent dans des formulations négatives à propos de ego, à côté de *lâche* et *lâcheté* qui réfèrent à son monde. Cet ensemble de notions a entraîné la sélection de *humain* (et *naturel, instinctif, natif*) ou *bête*, à étudier pour leur valeur aspectuelle de type, dans des énoncés comme : "*un cri qui n'avait plus rien d'humain*", et à rattacher au niveau infra-langagier que nous avons signalé.

Les marques prosodiques sont à envisager avec l'ensemble de la structure sémantique : importance quantitative des exclamations, des onomatopées liées au niveau infra-langagier, passage au style direct avec ouverture des guillemets dans les contextes où ego avoue sa peur par la parole ou le cri, sélection par le test des points d'interrogation et d'exclamation, des points de suspension également²⁸. Comme nous l'avons signalé, la recherche des traits récurrents et de leurs associations en unités sémantiques stables, molécules sémiques et isotopies ne se laisse pas enfermer dans la séparation "sémantique vs syntaxe" et elle n'est pas tributaire non plus de la limite de la phrase ; c'est pourquoi elle permet de décrire la cohésion textuelle à tous les niveaux, sans oublier la "sémantique de la syntaxe", comme nous l'avons illustré dans l'analyse.

Dans la structure sémantique de la peur, dans le corpus Roman, les ensembles de traits sont des formes sémantiques attestées dans des combinatoires multiples : chaque auteur reprend les différents éléments dans une expression toujours nouvelle, en jouant sur la possibilité de varier certains signifiants et sur les potentialités de la langue, en particulier, le déplacement des actants sur l'échelle de transitivité, comme dans les formulations de ce type : ego est glacé d'effroi ; l'épouvante glace ego ; "les glaces de l'effroi" ; "sa colère me glaçait d'épouvante" et "la peur me prend, un froid me glace".

4. 3. 3. Genre textuel et normes sociales

La lecture des contextes de cooccurrents sélectionnés par le test statistique met en évidence des éléments du domaine de la sémiotique des cultures : des schèmes de représentation, normés socialement, apparaissent clairement dans cet ensemble d'énoncés du roman français, assez homogène au plan de la "norme littéraire".

La peur, on l'a vu, est considérée comme inavouable, mais de l'ensemble des contextes se dégage l'idée qu'elle est honteuse, s'il ne peut la dominer, pour l'être humain mâle, d'âge ni trop tendre, ni trop avancé ; en revanche, la peur est admise pour les enfants, les femmes et les vieillards, et le test a sélectionné de façon non équivoque *crainitif, peureux* et *terrifié* pour des acteurs possédant le trait /enfant/ ou /féminin/, tandis que *terrible* et *effrayant* le sont à propos d'acteurs ayant le trait /masculin/. On rapprochera ce fait de la fréquence de cooccurrence de *peur* et *enfant*, et également de nombreuses attestations dans lesquelles *cri, hurlement*, sont employés à propos de femmes. Ce schème culturel²⁹ peut s'exprimer sous différentes formes à travers les textes :

²⁸ Notre étude sur le lien entre les signes de ponctuation et la thématique de quatre sentiments différents a bien mis en évidence des différences notables entre les univers sémantiques, v. Bourion E. 1998 (reproduit ici en annexe).

²⁹ Cet aspect de la recherche thématique est traité plus en détail au chapitre 5 ; sur la sémiotique des concepts de "peur" et de "honte" dans le mécanisme de la culture, v. Lotman Y. M., Oupenski B. A., 1976, pp. 54-57.

CHAPITRE IV : RECHERCHE THÉMATIQUE 1 : LA PEUR

"j'étais saisi du même dégoût et de la même colère de voir (...) un homme (...) se défaisant à vue d'œil, montrant sans vergogne son âme faible et épouvantée". Dutourd J., Pluche ou l'amour de l'art, 1967, p. 41

Nous avons mentionné plus haut la sélection de *bête* : les animaux apparaissent dans les contextes soit à propos du fait qu'un être humain mâle dans la force de l'âge est considéré comme ravalé au rang d'animal par la peur intense qui le domine, soit pour exprimer une valeur de "type" : les animaux considérés comme peureux de façon typique, dans ce corpus, sont l'oiseau, le volatile, le lièvre.

Parmi les entités agents de la peur, on rencontre de manière constante, chez de nombreux auteurs les ténèbres, la nuit, l'obscurité, et la forêt (*cf.* les *bois peureux* de H. Pourrat), ainsi que le silence. Et l'on n'est pas étonné de rencontrer des associations de ces agents dysphoriques, bien représentées dans le corpus :

(...) un silence effrayant comme les ténèbres d'un bois. Maupassant, Contes et nouvelles 1883, p. 839)

(...) le silence et les ténèbres, deux sources d'horreur. Balzac H. de, Splendeurs et misères, 1847, p. 555

Dehors ! les miasmes, l'obscurité, l'horreur étaient derrière lui. Hugo V., Les misérables, 1862, t. 2, p. 561

La maison, ... le refuge contre tout ce qui est effrayant : l'ombre, la nuit, la peur, les choses inconnues. Rolland J. Ch., L'aube, 1904, p. 25

(...) et ce silence morne du soir glacé avait quelque chose d'étrange et d'effrayant. Maupassant G. de, Contes et nouvelles, 1882, p. 1244

On peut ainsi mettre en évidence des schèmes de plus grand niveau de généralité qui sont des topoï, dont l'expression peut être l'objet d'études contrastives dans d'autres genres littéraires³⁰.

4. 4. UN SENTIMENT : SON EXPRESSION DANS UNE LANGUE ET DES TEXTES

Une longue tradition nous a accoutumés à réduire le signifié au concept, et à estimer que la "chose à dire" pourrait jouir de quelque autonomie à l'égard de la manière dont elle est dite. Dès que l'on a affaire à un corpus, cette illusion "conceptualiste" devrait se dissiper d'elle-même. Rastier F. 1989 p. 102.

Cette expérience de "recherche thématique assistée par ordinateur" montre que le domaine sémantique n'est pas voué au flou et à l'aléatoire, et qu'il existe des "passages obligés" pour exprimer dans une langue et dans un genre textuel certains aspects de l'expérience vécue : elle a montré aussi que ces régularités ne se situent pas au plan du "mot" mais en unités de niveau inférieur, les traits sémantiques, et supérieur, les ensembles structurés de traits : molécules sémiques, isotopies, thèmes qui sont des "formes sémantiques" dont l'expression n'est pas réduite à certaines "classes" du lexique³¹, comme l'approche référentielle le postule. L'expression des sentiments dans un corpus a ses "lois", qui peuvent être mises en évidence par des études comme celle-ci : elles pourraient être réalisées sur

³⁰ Cf. en poésie : *Le poète aujourd'hui, quand il veut concevoir Ces natives grandeurs, aux lieux où se font voir La nudité de l'homme et celle de la femme, Sent un froid ténébreux envelopper son âme Devant ce noir tableau plein d'épouvantement.* Baudelaire, Spleen et idéal, I, V, 1861, p. 10.

³¹ Dans les ouvrages scolaires et les dictionnaires de thématique, la part belle est faite aux substantifs : or, "pour une analyse linguistique, tous les mots sont égaux en droit" (Rastier F., 1989, p. 28) et on a vu que la récurrence de traits passe aussi par de petits morphèmes, comme la désinence verbale, par exemple.

chaque sentiment, reprises ensuite dans l'étude globale d'un groupe (euphorique, dysphorique, etc.), puis de l'ensemble des sentiments, afin de dégager des constantes et des particularités qu'il n'est pas possible de faire apparaître ici : pourquoi avons-nous en français 8 substantifs pour désigner la peur ? ; comment est-il parlé du corps dans les contextes des autres sentiments ? Cette étude programmatique ne peut montrer des éléments qui ne seraient perceptibles que si l'on passait à un niveau "sur-ordonné", comme les thèmes 'sentiment', 'sentiments dysphoriques' ou 'joie'³².

Les trois "axes sémantiques" évoqués, à l'aide des signifiants avec lesquels le français les exprime dans le Roman, n'ont bien sûr été séparés ici que pour des raisons de clarté d'exposition : on a pu voir par les exemples que les notions dégagées sont intriquées au plan de l'expression, ce qui rend justice à la création personnelle, malgré les normes de genre.

Cette étude met en évidence :

- l'existence de structures sémantiques stables, référant à des particularités biologiques et psychologiques de l'espèce humaine, qui sont "mises en mots" dans ce corpus de genre et à des systèmes de "normes sociales"
- que l'expression linguistique de la peur dans ce corpus entraîne l'emploi d'un certain nombre de lexies (lexèmes et grammèmes, dont le signifié contient (parmi les sèmes inhérents ou les sèmes afférents, validés en contexte), les sèmes /intensité/, /dysphorique/, /fixité/, /sensation de froid/, /pâleur/, /mouvement incontrôlé/, etc. Mais on ne peut prétendre trouver des structures lexicales correspondant strictement à ces notions et à elles seules puisqu'une langue n'est en aucune façon une nomenclature et que les sèmes sont interdéfinis dans des classes sémantiques différentes : on dit *perclus* de *peur*, mais aussi d'*étonnement*, de *stupéfaction*, de *fatigue*, etc.

La principale constatation est que les "mots du corps" sont particulièrement représentés et qu'on ne peut exprimer ce sentiment (et probablement les autres non plus) sans les employer : ils peuvent être indexés sur différentes isotopies, et, dans le Roman, en tous cas, servent très souvent à exprimer les sentiments³³. Il serait donc inutile d'affecter un étiquetage de classe à ces mots puisque, en contexte, ils lexicalisent autre chose qu'une description du corps : c'est encore un exemple de l'impression référentielle, alors que, si l'on s'intéresse au contenu des textes, il faut abandonner l'approche référentielle au profit de la conception sémiotique des signes et des textes. L'une des conséquences de la mise en évidence de l'importance des mots du corps dans la thématique des sentiments est qu'il n'y a probablement pas de thème 'corps' dans le Roman³⁴ : un corpus qui serait constitué par les contextes de ce champ lexical (comme nous avons pratiqué avec les "mots de la peur") rassemblerait des énoncés indexés sur différentes isotopies, dont certains sentiments (variables selon les parties du corps) et aussi les axes 'beauté/laideur', 'pauvreté/richeesse', 'sensualité'³⁵, etc.

³² On ne peut *a priori* dire si, dans ce corpus, la joie constitue une structure opposée et complémentaire à la peur.

³³ Une étude sur cette classe chez Zola a montré que le mot *ventre* est très souvent indexé sur les isotopies //pauvreté/richeesse// et //sensualité// et aussi que les sèmes génériques //humain -// et //inanimé// sont validés en de nombreux contextes (le ventre de Paris, des Halles, des maisons bourgeoises, etc.).

³⁴ Tout mot du lexique ne peut pas être considéré *a priori* comme pouvant désigner un thème ; toute étude de thème, comme structure stable de traits dépend d'un corpus (v. Rastier F., 1995a, pp. 225-228).

³⁵ Des ensembles de 2 ou 3 traits sont discriminants pour l'indexation sur des isotopies génériques différentes, pour une illustration, v. chapitre 5.

Il nous semble important de souligner que la portée de ces résultats tient au fait que la structure sémantique de la peur a été étudiée **dans un corpus d'énoncés réalisés du français** et dans un genre (de façon compréhensionnelle) et non à partir d'un système qui aurait été élaboré à priori (de façon extensionnelle), sur la base d'intuitions ou d'une organisation des domaines d'expérience humaine, semblable au classement bien connu du *Begriffsystem* de Hallig-von Wartburg. On pourrait croire qu'un dictionnaire "exhaustif" des synonymes pourrait permettre de générer le "lexique d'un thème" : mais comme ces ouvrages partent d'une conception référentielle, d'une part, et qu'ils négligent les normes de genre textuel³⁶, d'autre part, ils ne proposent qu'une moisson de substantifs et quelques verbes dont on doit éliminer une grosse partie à cause de la polysémie, c'est-à-dire des attestations de la lexie dans des aires sémantiques différentes.

Ces résultats ne vont pas de soi et viennent remettre en question des affirmations un peu rapides, selon lesquelles l'expression des sentiments par les "mots du corps" marquerait un état moins "développé" de la littérature : "Nous étudierons, dans la septième partie de ce mémoire³⁷, la signification que les gens du moyen âge attachaient aux mouvements du corps et aux expressions de physionomie, ce qu'était pour eux, en un mot, la physiognomonie. Mais rappelons déjà la phrase de G. Paris, définissant ainsi un aspect particulier de l'art médiéval : "Les anciens hommes ne savaient rendre les mouvements de l'âme qu'en décrivant les actes du corps qui en sont la suite ou en rapportant les paroles"³⁸.

Cette pratique, loin d'être une "faiblesse d'écriture", est pourtant le passage obligé : un psychologue, W. James, attirait l'attention, en 1890, sur l'importance de la physiologie pour la représentation des sentiments en ces termes : "Si nous essayons de nous représenter une émotion très forte, puis que nous nous efforçons de faire disparaître de notre conscience toutes les impressions correspondant à sa traduction corporelle, nous constatons qu'il ne reste rien, aucun "matériau mental" à partir duquel on peut se représenter l'émotion en question, et qu'à sa place on ne perçoit, de façon intellectuelle, qu'un état neutre et froid (...) Quelle sensation de peur resterait-il, si l'on ne pouvait ressentir ni les battements accélérés du cœur, ni le souffle court, ni les lèvres tremblantes, ni les membres faibles, ni le mal de ventre ? Il m'est impossible de l'imaginer³⁹. Pouvons-nous nous représenter la colère, sans bouillonnement dans la poitrine, sans rougissement du visage, sans dilatation des narines, sans crispation des mâchoires, sans esquisses de vifs mouvements, et à leur place des muscles flasques, une respiration calme et un visage placide ?"⁴⁰

Par cette citation, Damasio, l'un des grands neurophysiologistes contemporains, rend hommage à ce psychologue qui avait su, en avance sur son temps (et sur le nôtre !) rendre au corps sa place dans les processus des émotions et sentiments ; il soutient l'idée que les émotions jouent un rôle dans l'élaboration des processus cognitifs (d'où le titre, invoquant Descartes), rôle qui a évolué dans la phylogénèse, comme il évolue dans l'ontogénèse. Et pour

³⁶ Comme dans la lexicographie, dont ces ouvrages sont issus, on croit en une "langue une" et donc le genre textuel et ses normes ne sont pas pris en compte.

³⁷ Cette étude est consacrée à une partie des mots du corps, cf. le titre : *Les dénominations du visage en français et dans les autres langues romanes. Etude sémantique et onomasiologique.*

³⁸ Renson J. 1962. pp. 106-107 ; l'ouvrage cité de Paris s'intitule : *Histoire poétique de Charlemagne.*

³⁹ C'est la raison pour laquelle on apprend aux comédiens à simuler des manifestations physiologiques pour mieux "ressentir" et imiter l'expression corporelle du sentiment.

⁴⁰ W. James, *The Principles of Psychology*, vol.2, New York, Dover, 1890, cité dans Damasio A. R, 1995, pp. 171-172.

lui, d'autre part, le corps n'est pas le seul déclencheur possible, il existe un mécanisme alternatif ou supplémentaire, d'origine mentale⁴¹. A la question : "sommes-nous "préprogrammés" pour avoir peur de certaines entités ?" Damasio répond qu'il n'est pas nécessaire d'envisager les choses ainsi : il est possible que "nous soyons programmés pour répondre par une réaction émotionnelle **à la perception de certains traits**⁴², caractérisant des stimuli survenant dans le monde extérieur, ou dans notre corps isolément ou de façon combinée".

Ainsi l'expression traditionnelle du sentiment, issue des savoirs anciens passés des textes à "la langue", dans la phraséologie en particulier, trouve-t-elle explication dans les nouvelles avancées en neurophysiologie et dans l'approche holistique de la cognition.

4. 5. RESULTATS, PROBLEMES, PROPOSITIONS

1) Importance des "solidarités lexicales" et de l'usage : on a vu des emplois différents d'adjectifs pour marquer l'intensité (l'horreur est *infinie*, la crainte *extrême*, l'épouvante *atroce*, etc.). Il y a bien des stéréotypies mais elles sont liées au type de discours (par exemple, pour la recherche thématique en corpus littéraire, on n'a pas pu utiliser la technique des segments répétés qui a pourtant fait ses preuves dans le domaine du discours politique).

- Un nouveau type de lexique, le lexique de corpus générique est à concevoir : il discrétiserait les unités fonctionnelles dans ce corpus en chiffrant la probabilité de l'association (pour pouvoir faire des comparaisons de corpus). L'autre face de ce travail serait de faire ressortir sur ce "fond" de régularité syntagmatique, les créations d'auteur (comme cet exemple de Jouve, seul auteur du corpus à employer *comble* dans une nouvelle "forme", avec un animé au cas ergatif et *mettre* : ... *moi j'ai encore mis le comble à l'horreur et j'ai crucifié son fils...* Jouve P.-J., Paulina 1880, 1925, p. 193 ; cf. également *ibid.* l'association atypique *terroriser d'amour* ou chez Hugo *épouvanté de joie* (Notre-Dame de Paris, 1832, p. 506).

- Utilisation du corpus de lexique générique : pour l'enseignement du français langue étrangère, comme dans l'aide à la traduction, il serait important de mettre en évidence des normes de genre textuel de cette nature. Ce type d'outil permettrait à l'apprenant de mieux s'approprier la langue en assimilant des unités sémantiques et donnerait au traducteur des éléments d'appréciation pour respecter l'homogénéité du texte-source.

2) Ce type de recherches met en jeu des sous-corpus nombreux et un ensemble volumineux à maîtriser ; certaines améliorations sont à prévoir :

- le codage de paragraphes permettrait de mieux assister l'utilisateur : le test pourrait être effectué dans des zones de localité plus fines, ce qui permettrait par exemple de comparer l'approche du thème chez des auteurs différents.

⁴¹ C'est ce qui permet la simulation dont on parle dans la note ci-dessus, et dont nous pouvons tous faire l'expérience.

⁴² Souligné par nous, v. p. 174 : "Ces traits, isolément ou en conjonction avec d'autres, sont peut-être détectés et traités par une structure faisant partie du système limbique, comme par exemple l'amygdale".

- une amélioration importante serait de permettre de calculer les scores sur des unités de sens : le score de *yeux agrandis par la peur* doit être bien plus important que celui de *yeux* ou *agrandis*, de même pour *visions d'épouvante* (qui condense de nombreux traits sémantiques)
- on peut imaginer aussi des comparaisons automatiques de fichiers (matching) pour faire un premier tri sur des lexicalisations consensuelles (alors que notre dépouillement des résultats s'est fait entièrement à la main).
- il reste à concevoir des programmes qui recherchent automatiquement des parties de textes comportant un nombre important (et statistiquement pertinent) des mots de la peur (le champ lexical d'étude), et aussi de ceux que nous avons qualifiés comme corrélats : des "rafales" signaleraient des passages probablement indexés sur l'isotopie de la peur.